



Le combat dura un temps extraordinaire. (Page 303.)

une dame âgée étaient assises à la table du « lunch ».

Cette dame, qu'on me nomma en me présentant à elle, se trouva être l'ancienne institutrice de miss Fairlie, — Mistress Vesey, — la même que ma vive compagne du déjeuner m'avait sommairement décrite comme « très-bonne, possédant toutes les vertus cardinales, et ne comptant exactement pour rien ». Je ne puis que confirmer ici, par mon humble témoignage, l'exactitude de cette esquisse si lestement tracée par miss Halcombe. Mistress Vesey semblait personnifier à la fois le calme de la créature humaine et la complaisance particulière au sexe féminin. Sur sa figure potelée et placide, rayonnait, en sourires somnolents, la paisible jouissance d'une existence paisible. Certains d'entre nous traversent la vie au galop; certains d'entre nous y cheminent à petits pas : mistress Vesey y voyageait constamment assise. Dans la maison, qu'il fût de bonne heure ou qu'il fût tard, elle était assise : assise dans le jardin, assise dans les couloirs, sur des bancs imprévus placés à l'intérieur des fenêtres; assise (sur un tabouret pliant) quand ses jeunes amies l'entraînaient à la promenade; assise avant de regarder quoi que ce soit, avant de parler de quoi que ce soit, avant de répondre, par Oui ou par Non, à la question la plus triviale — toujours avec le même sourire serein sur les lèvres, la même pose de tête, vaguement attentive, le même agencement des bras et des mains, combiné pour sa plus grande commodité, quelle que fût d'ailleurs l'évolution domestique à laquelle on la conviât. Une bonne vieille, douce, complaisante, tranquille, inoffensive au delà de toute expression, dont on ne pouvait se figurer qu'elle eût vécu, tant seulement une heure, depuis le jour de sa naissance. La Nature a si fort à faire en ce monde, elle a sur le métier une si grande variété de productions coexistantes, qu'il ne faut pas s'étonner si, çà et là, elle s'embrouille dans ce grand nombre d'opérations simultanées. A ce point de vue, je res-

terai toujours convaincu en mon particulier que la Nature, lorsque naquit mistress Vesey, s'appliquait à créer des choux, et que la bonne dame eut à supporter les conséquences de la préoccupation végétale dans laquelle s'absorbaient en ce moment les pensées de la Mère universelle.

— Et maintenant, mistress Vesey, dit miss Halcombe, qui, par contraste avec l'immobile vieille dame assise près d'elle, semblait redoubler d'éclat, de vivacité, de prestesse, que vous servirai-je?... une côtelette?

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

La jeune fille fondit en larmes en entendant ce couplet déclamé emphatiquement par ce cabotin du grand monde qu'on appelait le marquis de Chastel.

— Mon père! mon père! s'écria-t-elle en sanglotant, que me demandez-vous?

— Je te demande, répondit le marquis d'un ton qu'il essaya de rendre solennel, ce que t'eût demandé ta pauvre mère, si le ciel nous l'eût conservée : le sacrifice de ton amour pour sauver l'honneur de ta famille.

— Mon père, c'est ma vie que vous me demandez; car, je le sens, j'en mourrai!

— Enfant, dit le père en la câlinant, on vit d'amour, mais on n'en meurt pas. Je le disais tout à l'heure à l'illustre docteur Margat. J'ai passé par là, et on en revient, puisque me

voici. Vous ferez comme moi, et tu feras comme nous, ma fille bien-aimée! Tu en souffriras sans doute pendant quelque temps, tu en gémeras, mais le bruit du monde étouffera bientôt les gémissements, et tu souriras avec moi au souvenir de ton désespoir passé.

— J'en mourrai! vous dis-je, mon père! répéta la jeune fille avec une sombre énergie; mais vous avez fait vibrer dans mon cœur une corde qui résonne quand on parle de l'honneur de votre nom; je vous obéirai, mon père.

Rentrée dans sa chambre, la jeune fille écrivit à Margat :

« Aussi vrai que mes yeux sont en larmes, je vous aime, et je vous aimerai toute ma vie; mais un destin barbare nous arrache l'un à l'autre. Mon père est ruiné. Il n'a de salut que dans la mort, ou dans mon sacrifice.

« Je vous disais hier que nous n'avions que deux partis à prendre : mourir ou fuir. Il y en a un troisième : c'est de s'immoler!

« Adieu donc! Je vous aime et je vous aimerai toute ma vie! »

On comprend le foudroyant effet que cette lettre produisit sur le pauvre Margat. Il sanglota et s'arracha les cheveux, en poussant des cris de rage.

Le résultat de son désespoir fut terrible.

Il prit une petite fiole, qui contenait de l'acide prussique, et la fourra dans la poche de son gilet.

Il prit dans le tiroir de sa table de travail un billet de cinq cents francs, toute sa fortune.

Puis, mettant au hasard quelques hardes dans un sac de nuit, et regardant d'un œil désespéré ses livres, ses cornues, ses fourneaux, ses oiseaux, tout ce qui composait son cabinet de travail :

— Adieu! dit-il, pauvre chambre où j'ai vécu si heureux! Je pars, Dieu sait pour combien d'années. Puisque la société n'accueille que les riches, je reviendrai riche ici, ou je reviendrai mourir!

Il alla prendre une place aux Messageries, et